

doigts d'ivoire allaient chercher et saisir une des grappes les plus pleines et les plus dorées, une jolie tête blonde se dressa en souriant parmi les rameaux de la treille, au milieu de laquelle les joues fraîches, les lèvres vermeilles brillèrent comme des boutons empourprés d'un rosier fleuri égaré dans les vignes.

La jeune fille, qui, à la hauteur où elle apparaissait, devait se trouver naturellement sur une terrasse située au dedans de la clôture, porta d'abord à sa bouche un grain de raisin doré, puis jeta un regard distrait sur la route. Mais, tout vague et nonchalant qu'il fût, ce regard était encore souriant. Le front blanc qui se couronnait de cheveux d'or, les joues fraîches où se creusaient deux fossettes veloutées, le petit nez espiègle et retroussé, les larges prunelles brunes et brillantes, rayonnaient de jeunesse, d'insouciance et de bonne humeur. Cette beauté reposée, juvénile et rieuse, était en harmonie parfaite avec la fraîcheur de l'heure matinale, avec la splendeur des prés verts, la richesse de l'épaisse treille, l'éclat tranquille et tiède du ciel pur mollement azuré.

Mais le regard de la jeune fille n'avait pas seulement effleuré la diligence ; il avait rencontré aussi, à travers les vitres, un visage jeune et brun, assez paisible et sérieux, mais exprimant en cet instant une admiration mêlée de joie et de surprise. Alors, tout en grappillant, la jeune fille avait rougi, et Lucien, sans qu'il sût pourquoi, avait rougi de même. Et puis il avait soupiré presque malgré lui en voyant la treille s'éloigner, la blonde tête disparaître au milieu des festons du feuillage... Mais voici que le mur s'arrêtait soudain, la treille finissait ; une large grille de bois peinte en vert, s'ouvrant sur une large cour, laissait apercevoir une grande maison, un beau jardin, et portait à son sommet cet écriteau plein de promesses : " Maison à vendre."

" Ah ! si c'était celle-là ! " s'écria Lucien, qui rougit encore plus.

L'exclamation qu'il poussa d'un ton si pénétré réveilla aussitôt son père.

" Hein ! que dis-tu ? demanda François Maury se déclinant dans son coin.

— Je dis que... que voici une belle maison. Si c'était celle-là que vous vous proposiez d'acheter ?... Elle est précisément sur la route de Paris, et touche à l'un des faubourgs de la ville.

— Et elle est belle, la propriété, dis-tu ?... les bâtiments en bon état ? et les champs ? et l'étang dont parlait la feuille ?

— Ah ! père, la voiture a passé trop vite ; naturellement je n'ai pu presque rien voir. — Seulement, j'ai pu m'assurer qu'il y a une superbe vigne, — répondit Lucien un peu confus.

— Ce serait là une chose qui me ferait un fameux plaisir... Nous n'en avons pas de très-vigoureuses, nous autres, dans la Vendée, et je serais tout fier de pouvoir me régaler de mes propres raisins... Mais voici que nous sommes véritablement dans la ville... Aussitôt que nous aurons pris une chambre à l'hôtel, nous nous mettrons à la recherche de ce notaire Lefort, et...

— Et nous pourrions aller voir la maison en question avant la fin de la journée, interrompit Lucien d'un air un peu ému et rougissant toujours.

— Oui, certes... Ah ! tu es aussi pressé que moi, maintenant, de savoir où nous établirons notre gîte ! Ça me fait plaisir de voir que tu entres dans mes idées, mon garçon. Un bon père et un bon fils doivent tou-

jours s'entendre... Moi, d'abord, je le sais bien, je ne serai pas très longtemps avant de tourner de l'œil... Eh bien ! je voudrais te laisser bien casé, bien entouré, bien établi, bien tranquille, indépendant, avant tout : car, je le sais par moi-même, mon fils, pour pouvoir être heureux, il ne faut dépendre de personne, — et puis, suffisamment riche pour être considéré et honoré de tes voisins... Comme cela doit être bon, Lucien, d'être à la fois indépendant, riche, et respecté de tous ceux qui vous connaissent ! — continua le père Maury, qui, un moment, baissa les yeux tandis qu'une ombre passait sur son front. — Sais-tu bien que moi, qui ai travaillé cinquante ans, travaillé en veste et en sabots comme un manœuvre, je n'ai pu obtenir toutes ces choses-là ?... La richesse, oui ; l'indépendance, oui ; mais la considération, mais le respect, jamais ! Ces sournois de paysans, quand ils me rencontraient sur la route, ils me saluaient bien bas, parce que je leur faisais gagner leur pain en les employant dans mes champs de la Marlière ; mais je sentais bien, ya, qu'ils haussaient les épaules et se mettaient à rire aussitôt que j'étais passé... Toutes les breloques de ma montre et les chevaux de mon écurie ne leur auraient pas fait oublier ma souvenance et mes sabots ; j'avais eu beau m'élever et m'enrichir : pour eux j'étais toujours resté le *factotum*, l'intendant, le serviteur des anciens vicomtes.

— Mais pourquoi vous en affliger, père ? reprit Lucien avec douceur. Chacun de nous sort ici-bas, soit qu'il serve Dieu ou ses frères, la science ou la patrie. Et ne doit-il pas avoir au fond du cœur, au contraire, une satisfaction profonde et douce, celui qui a servi l'un ou l'autre de ses maîtres loyalement, honnêtement, avec toute la vigueur de son bras et toutes les facultés de son âme ? Il y a là de quoi se glorifier et non point de quoi rougir.

— Oui, si les gens voulaient croire que vous avez agi ainsi, — répliqua le père Maury d'une voix basse et sombre. — Mais écoute les méchants, comme il y en a tant au village, et tu apprendras d'eux que tout serviteur qui prospère quand son maître s'appauvrit est un serviteur infidèle ; que tout intendant qui s'enrichit est un grippe-sou, un voleur. Ils ne se disent pas que le maître jouit, hasarde et dissipe, sans compter ; que, pendant ce temps-là, le roturier qui se sent gueux, lui, peine, travaille et épargne... Tous ils m'enviaient ma fortune ; et, à cause de cela, ils déchiraient ma réputation : ils voulaient se venger de ma bonne chance... Tiens, je sentais que je commençais à les haïr... Rejouis-toi, prends bon espoir, mon garçon ; toi, au moins, tu seras plus heureux que ton père !

— Je serai surtout heureux si mon affection peut vous payer de tous vos soins et de toute votre tendresse.

— Il n'y a pas besoin de parler de ça, mon garçon. Tu n'as à me payer de rien : je suis satisfait, car j'ai pu accomplir le rêve de toute ma vie... Je me rappelle, Lucien, que bien souvent, quand, comme toi, j'étais jeune, le vicomte de la Marlière, mon maître d'alors, — François Maury appuya sur ce mot avec une expression haineuse accompagnée d'un ironique sourire, — le vicomte me donnait ses ordres parfois avec un dédain nonchalant, parfois avec un grand air d'autorité. Moi, dans ces moments-là, vois-tu, je frémissais de colère en dedans, je serrais les poings et me mordais les lèvres. Je me disais que je valais bien ce maître, ce vicomte,